

La Revue Canadienne

DU MOND POLITIQU, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, par an, en avance, 21 0 0

PRIX DES ANNONCES Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s. 6d.

Entretiens de Village.

Par TIMON.

C'est presque toujours sous une mince enveloppe qu'a été déposé le germe des grandes réformes. Les petits livres ont remué, converti, civilisé le globe, et c'est en quelques pages qu'on a écrit l'histoire de l'humanité.

Sous le modeste titre d'Entretiens de village, et sans aspirer à une aussi haute destinée, un écrivain connu par sa verve piquante a publié dernièrement une sorte de manuel des campagnes, qui présente, sous une forme heureuse, les plus salutaires leçons.

Les villes sont des centres de civilisation où la science se meut d'un mouvement perpétuel, tandis que les campagnes dorment dans le sommeil de l'ignorance. Elles sont trop oubliées par l'autorité qui siège dans les villes, et qui épuise autour d'elles toutes ses forces productives.

Le choix des maîtres d'écoles est, suivant lui, beaucoup trop resserré par la parcimonie de leurs émolumens. C'est aujourd'hui un métier plutôt qu'une profession.

du trésor, un traitement de 700 francs, en outre d'un supplément facultatif et d'un logement obligatoire, fournis par les communes, et l'on aurait alors des instituteurs distingués par leur éducation et par leurs manières simples, mais polies.

Il faut dire aux campagnes: "Aidez-vous, le gouvernement vous aidera," car elles montrent souvent une déplorable indifférence pour leurs plus graves intérêts. "Les indigens, dit Timon, vous remercieront du don d'une pomme ou d'un contenu; mais ils ne vous remercieront pas du bienfait immatériel de l'instruction gratuite: il faut les prier, les supplier, pour qu'ils se déterminent à envoyer leurs enfants chez le maître d'école."

Nous voudrions reproduire les judicieuses et énergiques réponses que Maître Pierre fait à ces étranges objections, nous voudrions signaler avec lui toutes les lacunes que présente l'enseignement primaire dans nos campagnes et indiquer les ingénieux moyens qu'il imagine pour les remplir.

Fidèle interprète des traditions nationales,

Timon ne veut pas, à l'exemple d'une autre école, courber ces rustiques fronts sous le joug de l'égoïsme et du matérialisme. Il manifeste une juste sollicitude pour le bien-être de la classe laborieuse, mais son mot d'ordre n'est pas: "Enrichissez-vous." Il lui montre la gloire dans le passé, dans l'avenir, et la patrie partout.

"La nature vous fit égaux, et la loi de votre pays vous a fait libres; de vos chaumières sortis de grande magistrat, des dignitaires de l'Eglise, d'illustres savans, d'humbles ministres, d'ingénieurs manufacturiers, de brillants artistes et de glorieux capitaines. Il n'y a plus aujourd'hui de classe supérieure et de classe inférieure; il n'y a plus que des individus inégaux et différens par l'âge, par la fortune, par les vertus et par les talens.

"Ah! aimez-la bien, cette patrie! La patrie, mes enfans, ce n'est pas seulement votre plaine ou votre coteau, la flèche de votre clocher ou la fumée de vos cheminées qui monte dans l'air, ou la cime de vos arbres ou les chansons monotones de vos pères: la patrie, c'est la Picardie pour les habitans de la Provence; c'est la Bretagne pour les montagnards du Jura; c'est tout ce que notre vieille France contient de pays et de citoyens dans les vastes limites du Rhin, des Pyrénées et de l'Océan; la patrie, c'est ce qui parle notre langue, c'est ce qui fait battre nos cœurs, c'est l'unité de notre territoire et de notre indépendance, c'est la gloire de nos pères, c'est la communauté du nom français, c'est la grandeur de la liberté; la patrie, c'est l'azur de notre ciel, c'est le doux soleil qui nous éclaire, les beaux fleuves qui nous arrosent, les forêts qui nous ombragent et les terres fertiles qui s'étendent sous nos pas; la patrie, c'est tous nos concitoyens, grands ou petits, riches ou pauvres; la patrie, c'est la nation que vous devez aimer, honorer, servir et défendre de toutes les facultés de votre intelligence, de toutes les forces de vos bras, de toute l'énergie et de tout l'amour de votre âme."

LES PLAISIRS ET LES MODES DE PARIS.

A peine le feu d'artifice du 1er mai a-t-il éclaté que la mode d'été se décide et qu'elle s'empresse de populariser ses modèles avant l'émigration de la belle saison.

autres vont envahir les magasins de Mme Stéphan Pérons, car aujourd'hui chaque femme a besoin d'autant de dentelles que les anciens auteurs de la Vierge.

La population féminine a long-temps débattu la question si importante de la forme des chapeaux. Sans être complètement résolue, cette difficulté est tournée avec beaucoup d'art et de goût. La forme des chapeaux du printemps de 1846 est arrondie, un peu courte sur les joues, et conserve à peine un air de famille avec les gigantesques Pamela de l'an dernier.

Les étoffes favorites pour robes sont celles dites à volans-rubans, les fils de chèvre unis ou foncés, les taffetas de laine et les tissus qui représentent des dessins chinois.

Pour les toilettes habillées, on portera beaucoup de barèges écossais; cette mise nécessite des accessoires d'une grande richesse, et sera adoptée, nous le pensons, par les dames de la bonne compagnie.

Les chroniqueurs de la mode qui ont été chercher à Longchamp des modèles à suivre nous ont rapporté des descriptions que nous consignons ici. Parlons d'abord d'une robe en taffetas lilas glacé, sortie des magasins du Petit-Saint-Thomas, avec six volans en passementerie et un mantelet semblable.

On remarque toujours une quantité immense de surtout, mantelets espagnols, visites Fontange ou Pompadour, ainsi que des mantes fantaisie en dentelle noire ou blanche.

taffetas rose et garnies d'un ruban francé à deux têtes.

Mise à la mode par quelques femmes originales, l'étoffe dite natte de Canton, a été portée dernièrement avec une recherche artistique toute particulière. Une jeune actrice du Théâtre-Français avait avec cette robe faite de soie végétale, un collier chinois et des boucles d'oreilles qu'on aurait pu prendre pour les ornemens de quelque pagode; la jeune femme, coiffée à la chinoise, donnait à ce costume excentrique un charme et une poésie extraordinaires.

—Madame, lui dit le galant comte de B..., vous seule pouvez porter cette toilette, car il est difficile d'être chinoise de la tête aux pieds.

Après avoir parlé des plaisirs de la toilette, nous devons recommander à nos lectrices le talent remarquable de M. Gérento, dentiste de l'école Polytechnique, rue Laflite, 11.—Elles savent les soins qu'exigent les dents, que Voltaire appelait les trente-deux perles de la beauté, et nous pouvons leur assurer que jamais lapidaire ne fut plus consciencieux ou plus heureux que cet artiste. Il a surtout l'avantage de ne point accompagner ses soins de ces formidables préparatifs de chirurgie qui font reculer les femmes timides.

L'été comme l'hiver l'éventail, ce joujou des marquises, est utile, soit contre la chaleur des salons, soit contre la chaleur du soleil. Malgré de nombreux concurrents, M. Duvelloyer est resté le premier éventailiste de l'époque, et cela se comprend: entouré par l'étoile des artistes modernes, il a su découvrir et juger à leur juste valeur les trésors des peintres anciens, qui sont devenus le type du genre.

La mode vient d'ouvrir un temple nouveau, le Jardin d'hiver des Champs-Élysées. Les entrepreneurs ont acheté des terrains, car les roses et les jasmins veulent être à l'aise comme les étoffes de la Ville-de-Paris.

L'hippodrome a rouvert ses portes cette année; les directeurs ont compris que les illusions, faciles à la lueur de la lampe, sont impossibles à la clarté du soleil; aussi tout est grand, tout est beau dans la mise en scène.

REVUE DE PARIS.

31 Mai 1846.

Pendant que nous étions en train d'expliquer pourquoi la reine d'Angleterre ne viendrait pas à Paris cet été, la jeune et fertile souveraine mettait au monde un nouveau rejeton. Cette annonce d'un nouvel enfant issu du prince Albert et de la reine Victoria est toujours accueillie avec un sourire par le public parisien; et l'autre soir, au foyer de l'Opéra, comme on publiait le fait, et que les auditeurs souriaient, un Anglais qui se trouvait là, un véritable gentleman, plein de bon sens et de mauvaise humeur, se prit à dire avec beaucoup de sang-froid et de logique: "Pourquoi donc la reine Victoria n'aurait-elle pas beaucoup d'enfants, si ses moyens le lui permettent?"

Au fait, la raison est excellente; les moyens de la reine lui permettent d'avoir une nombreuse famille.—De son côté l'Angleterre n'y trouve pas à redire. L'observation du gentleman était donc parfaitement juste et n'offrait aucune chance à la réplique.

Depuis qu'on sait, à n'en plus douter, que la reine Victoria ne nous gratifiera pas de sa visite, on redouble de soins, d'égards et de prévenances envers Ibrahim-Pacha. Les fêtes se succèdent en son honneur. La semaine a commencé par une grande revue au champ de Mars. Il y avait foule; des tribunes, ombragées par des tentes de coton, avaient été dressées pour recevoir les personnes privilégiées; le droit de grimper sur les talus du champs de Mars n'était ac-

cordé qu'aux spectateurs munis de billets émanés de l'autorité militaire et portant le timbre de l'état-major. Le coup d'œil était magnifique; Ibrahim sincèrement admiré la belle tenue, les brillants uniformes et les manœuvres si promptes et si précises de nos régimens. Les soldats et les officiers, jusqu'au grade de colonel inclusivement, avaient droit à ses suffrages illimités; mais les grades supérieurs prétaient moins à l'admiration. Si la supposition n'était pas inadmissible, on pourrait croire que quelques généraux n'ont pas de chevaux à eux, et se contentent d'une monture de louage lorsque le service exige qu'ils mettent le pied à l'étrier. On dirait aussi, toujours par suite de cette absurde supposition, que beaucoup de ces gros bonnets de l'armée n'ont pas fait la dépense du grand uniforme, qui est couvert de broderies d'or, et par conséquent très cher. Dans toutes les cérémonies d'apparat, même réceptions de la cour, même à la revue de lundi, ils se montrent en petite tenue. L'usage permet qu'il en soit ainsi, et on traite de vaniteux ceux qui se parent de toutes leurs broderies. M. le duc de Nemours lui-même était à la revue en petite tenue de lieutenant général. Et pourtant l'occasion était bonne pour déployer tout le luxe possible.

On veut d'avance effacer les pompes et les magnificences que Londres affichera aux regards du pacha; les généraux anglais ne manqueront pas de s'affubler en cette circonstance de leurs habits les plus éclatants. On sait combien ces messieurs aiment le clinquant militaire et de quelles splendides dorures ils rehaussent leurs fracs écarlates; plutôt que de retrancher une broderie, ils en ajouteraient deux.—Leurs moyens leur permettent de multiplier les galons comme à la reine et au prince Albert de multiplier leur descendance.

La revue du champ de Mars avait mis en circulation une foule innombrable. Ces sortes de spectacles présentent toujours un fait de statistique assez remarquable, en montrant combien il y a de gens à Paris qui peuvent, quand bon leur semble, passer leur journée à ne rien faire, et se donner des vacances à discrétion. Nous ne parlons pas des gens riches: ni des honnêtes bourgeois qui ont acquis le titre et l'emploi de rentiers: les seuls-là ne forment que la minorité dans les foules comme dans la population;—mais ceux qu'on est étonné de rencontrer dans ces loirs et dans cette insouciance stérile, ce sont des hommes dont l'existence est un problème, le costume une énigme, la bourse une chimère; hommes à la mine équivoque, aux allures ambiguës, aux regards obliques, qui ne manquent à aucune fête, qui sont le cortège obligé, la queue sordide de toutes les cérémonies.

Quelques jours avant la revue, il y avait eu banquet et concert en l'honneur du pacha au ministère de l'instruction publique. L'esprit pompeux du brillant ministre se prête merveilleusement aux figures, aux images et aux allégories de la rhétorique orientale. Il pouvait se livrer tout à son aise à ses élans, ouvrir le trésor de sa splendide imagination, et dire au pacha, pendant le festin, des phrases telles que celles-ci: Lion du désert, vous dont la gloire s'élève plus haut que la grande pyramide! vous dont le génie créateur se répand sur l'Egypte comme les eaux fécondantes du Nil! vous dont la renommée plane comme le soleil au firmament, vous plairait-il d'accepter une aile de poulet? —A la bonne heure! eût pensé Ibrahim, voilà un homme qui sait parler. Celui-là ne se traîne pas dans l'ornière de la phrase incolore. Je le comprends.

S'il est un de nos hommes d'Etat capable d'obtenir du pacha le traité de commerce que l'Angleterre voudrait nous soufler, c'est assurément M. de Salvandy.—M. Cunin-Grédaine est peut-être plus fort en économie commer-

ciale, mais il n'est point capable de parler l'oriental. Après le festin, M. de Salvandy a offert au pacha un concert dirigé par M. Halévy et composé de nos artistes les plus distingués. On ne pouvait manquer d'y exécuter le Désert, cette grande symphonie puisée aux sources de l'Orient. Et à propos du Désert, on annonce que l'auteur de cet ouvrage lyrique, M. Félicien David, est sur le point d'épouser une jeune Anglaise qui lui apporte en dot un revenu de quatre mille livres sterling.—ce que nous traduisons par cent mille francs de notre monnaie. Le succès de la symphonie, la célébrité qui s'est attachée au nom du compositeur, sont les causes qui ont amené son mariage. La fortune qui arrive à M. David est un des bénéfices du Désert; et à ce sujet on a dit plaisamment que M. Colin, auteur des paroles de la symphonie, demande à toucher une part de la dot, en vertu de son droit de collaborateur. Ce serait piquant, —trop piquant pour que ce soit réel.

Lord Cowley a donné un bal pour fêter l'anniversaire de la naissance de sa souveraine, qui est entrée dans sa vingt-huitième année le 24 de ce mois. Le prince Albert est un peu plus jeune que sa royale compagne. Au bal de l'ambassade britannique, on a remarqué qu'il y avait moins d'Anglais qu'aux fêtes des Tuileries. Nul n'est prophète dans son pays, et ce qui est lord au château n'est pas toujours gentleman à l'ambassade.—Le bal de lord Cowley sera probablement la dernière solennité dansante de la saison.

Nous voici arrivés à l'époque où la journée est languissante et où Paris s'assime le soir. On ne commence à vivre qu'après dîner. Lorsque la chaleur s'est éteinte; la foule se répand aux divers lieux affectionnés par la mode:—au jardin des Tuileries les promeneurs d'une élégance modeste;—aux Champs-Élysées, les fringants équipages, les lionnes, les fumeurs;—au bou-

vard des Italiens, un peu de tout ce monde-là. Le boulevard offre toujours le tableau le plus complet et le plus pittoresque; on y voit un curieux mélange de luxe et de simplicité, de parure et de négligé; le cigare y a droit de cité; les merveilleuses reçoivent sans sourciller les ondoyantes vapeurs du tabac apocryphe de la Hayane. Les chaises sont toutes occupées par des habitués des deux sexes qui se retrouvent là comme dans un salon. Les calèches s'arrêtent devant Tortoni et le café de Paris; on se fait apporter des glaces qu'on mange en voiture; le bon genre veut qu'il en soit ainsi.

Il y a deux siècles environ que l'on prend des glaces à Paris. Les Italiens, qui ont toujours eu le génie des rafraichissemens, inventèrent la limonade sous le pontificat d'Urbain VIII et l'introduisirent en France sous le règne de Louis XIII. Ce breuvage obtint un très grand succès dans le monde et concourut plus tard à créer une innovation dans les usages public, avec le concours du café, qu'un ambassadeur turc, Soliman-Aga, fit goûter à Paris du temps où florissait Mme de Sévigné, et dans l'année même où cette mère si tendre et si spirituelle maria sa fille à M. de Grignan. Peu après, s'ouvrit une boutique consacrée au débit de la liqueur orientale et du breuvage italien; on donna le nom de café à cet établissement, que la mode prit sous sa protection; les grands seigneurs et les gens de lettres abandonnèrent le cabaret pour le café; puis vint un Florin, nommé Procopée, qui inventa les glaces telles qu'on les prend aujourd'hui. Mais croirait-on que, dans l'origine, l'autorité limitait aux trois mois d'été l'usage des glaces dans les établissements publics? La faculté de médecine fit adopter cette mesure, dont la prudence nous paraît aujourd'hui singulièrement exagérée. Ce fut seulement au milieu du siècle dernier que le lieutenant de police autorisa le débit des glaces en toutes saisons.

Depuis lors, il faut bien en convenir, l'usage

de l'usage des glaces dans les établissements publics? La faculté de médecine fit adopter cette mesure, dont la prudence nous paraît aujourd'hui singulièrement exagérée. Ce fut seulement au milieu du siècle dernier que le lieutenant de police autorisa le débit des glaces en toutes saisons.

Depuis lors, il faut bien en convenir, l'usage

de l'usage des glaces dans les établissements publics? La faculté de médecine fit adopter cette mesure, dont la prudence nous paraît aujourd'hui singulièrement exagérée. Ce fut seulement au milieu du siècle dernier que le lieutenant de police autorisa le débit des glaces en toutes saisons.